

Au risque de l'interdisciplinarité

Guy Lapointe

Volume 1, numéro 1, mars 1993

Théologie et sciences humaines en contexte universitaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602379ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602379ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de théologie de l'Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lapointe, G. (1993). Au risque de l'interdisciplinarité. *Théologiques*, 1(1), 5–10.
<https://doi.org/10.7202/602379ar>

Au risque de l'interdisciplinarité.

Guy LAPOINTE
Faculté de théologie
Université de Montréal

Au moment de présenter cette nouvelle revue, je me suis rappelé ce que Michel de Certeau écrivait, il y a déjà un bon moment. C'était en 1973. «Le travail de la théologie aura une figure fragmentaire, aléatoire. Il aura la forme d'un risque, et d'un voyage abrahamique»¹. C'est affirmer que la théologie est toujours en exode, sans lieu saint. Elle peut habiter tous les espaces où se cherche le sens, qu'il s'agisse de la philosophie, des sciences humaines et sociales, des oeuvres littéraires, de l'esthétique, de l'éthique, tous lieux capables de rappeler, à la façon d'Emmanuel Lévinas, qu'il ne peut y avoir aucune «connaissance de Dieu » séparée de la relation avec les êtres humains.

Faire de la théologie, c'est façonner des langages au sujet de Dieu, du salut et du bonheur des hommes et des femmes. Ces langages vont-ils faire en sorte que la théologie ne soit plus un produit, un objet imaginaire du discours, mais qu'elle devienne un lieu de production et qu'elle réfléchisse en compagnonnage avec les autres disciplines sur ses conditions de production? Depuis toujours l'enjeu fut de taille, mais la modernité convie la théologie à d'énormes dérangements. Elle travaillera à sa manière, sans prétention, avec un souci de faire lien, puis de faire sens, en découvrant l'élan de son origine pour revisiter les images de Dieu et de l'être humain toutes faites. C'est déjà une tâche majeure de la théologie, et ce le sera à l'aube du troisième millénaire.

¹ « La misère de la théologie, question théologique (note discutable et à discuter) », La Lettre 182, octobre 1973. Ce texte a été repris dans La Faiblesse de croire. Texte établi et présenté par Luce GIARD, sous le titre: « La misère de la théologie », Paris, Seuil, 1987, 260.

Elle gagnera au jeu de se voir traverser par les autres épistémologies et méthodes des sciences humaines et sociales, risquant même de se perdre en chemin pour ouvrir la question de l'être humain et de Dieu aux exigences des langages, histoire de ne plus identifier la foi à un lieu et la vérité à un corpus. Ce compagnonnage, qui s'avère certes déjà difficile, ne pourra être bénéfique, pour tracer des chemins de passage, que s'il s'articule à des compétences professionnelles et scientifiques.

On a longtemps conçu et perçu la théologie comme vivant en rivalité avec les sciences humaines. Or, il nous semble que les sciences humaines et sociales ont rendu les plus fiers services à la théologie en la décuirassant de sa structure dogmatique pour l'ouvrir à l'expérience anthropologique, l'aérer par la psychanalyse, etc. On a assisté à la disparition du discours déductif et historico-positif qui constituait la quasi totalité de la production théologique, il y a à peine une quarantaine d'années. C'est donc dire qu'un levier extérieur au champ théologique - levier culturel et factuel - a été mis en oeuvre ouvrant ainsi la théologie au pluralisme de notre situation contemporaine.

En somme, la recherche et l'écriture théologiques gagneront toujours à viser la communication la plus large, l'inter-dit entre partenaires différents et marqués par les ruptures et les continuités à même les vérités théologiques et les effets de sens des sciences humaines. C'est une chance pour la théologie que de se re-cueillir, pour une large part d'elle-même, hors de ses lieux familiers, trop familiers, pour voyager, en s'en inspirant et en les critiquant, dans les divers lieux du savoir moderne. En dialogue avec les sciences humaines, elle contribuera à ouvrir les questions des humains à l'Autre et à ce Dieu que, depuis la nuit des temps et de diverses manières, elle s'emploie à rendre pensable et crédible.

THÉOLOGIQUES, tel est le nom de la revue qui s'inscrit dans ce courant. Les néologismes un peu barbares sont à la mode! L'équipe de rédaction en était consciente. Mais un titre de revue est toujours marqué, possiblement blessé à jamais, par la période qui l'a vu naître. Mais en utilisant, après bien d'autres périodiques, un tel néologisme, THÉOLOGIQUES se nourrit tout bonnement à même la conviction que le discours théologique en modernité est et sera désormais pluriel et que nul courant théologique ne peut ignorer à présent les mouvements sociaux, économiques, culturels, techniques et religieux qui affectent nos sociétés. D'où la nécessité de penser intellectuellement, socialement et épistémologiquement, en interdisciplinarité. THÉOLOGIQUES a pris

note de ce fait. Car, jusqu'à tout récemment encore, la théologie était trop extérieure à ces débats; elle a dû accepter de voir apparaître dans son champ disciplinaire autant d'interrogations étranges venues d'abord de la critique textuelle, puis de la sociologie, de la psychanalyse et de bien d'autres disciplines. Son terrain est vite apparu comme occupé. Il a fallu réagir. La création de cette revue se situe dans le mouvement de «repositionnement» de la théologie en regard des autres sciences humaines et sociales.

Risquer l'interdisciplinarité: c'est la vision que je crois partagée par l'ensemble des collègues de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, et qui, à l'instigation d'un groupe de professeurs et avec la complicité de la Direction, les a menés à mettre au monde la revue THÉOLOGIQUES. La fondation d'une nouvelle revue est presque un défi à la logique, puisque la rumeur veut que des revues de théologie, il y en ait trop. Pourtant, à regarder attentivement le grand nombre de revues à préoccupation théologique que l'on retrouve dans les bibliothèques, il apparaît que peu se sont donné comme objectif ou comme créneau de tenter, à même la pluralité des écritures, la rencontre de la théologie et des sciences humaines et sociales. La préoccupation de cette revue manifeste, à n'en pas douter, que quelque chose de neuf, dont on peut commencer à profiter, a dû se passer depuis les années cinquante avec le formidable changement de nos sociétés et la multiplicité des lectures du fait social et religieux.

Le nom de la revue interpelle à une double tâche: celle d'ouvrir le discours théologique à la multiplicité des épistémologies qui le traversent et le façonnent; celle de mettre en scène, dans le champ des sciences humaines et sociales, une interrogation fondamentale: nommer l'humain, le décrire, en poussant toujours plus loin l'inquiétude sociale de nommer l'Autre et de porter au langage et à la critique la question de l'acte de foi comme une blessure ouverte à même l'aventure humaine. Il s'agit, en somme, de retrouver une fonction interrogatrice de la théologie se situant toujours en aval des sciences humaines et sociales. Dans cette fonction interrogatrice, on ne trouve pas seulement du théologique, au sens du discours sur Dieu; mais à même la pluralité des épistémologies et des méthodologies propres aux sciences humaines et sociales, on trace des voies, des écarts théologiques de langage qui ne sont plus enfermés dans une institution ou dans un seul groupe. Ce sont des langages théologiques qui peuvent, sans autoritarisme, aider à façonner le sens de l'expérience humaine.

En plus de la double tâche évoquée plus haut, THÉOLOGIQUES devra relever un dernier défi: travailler à déconstruire l'image de la théologie comme un édifice pantelant et montrer que tout est à faire et à dire une fois qu'on se débarrasse de l'interférence autoritaire. Michel de Certeau parlait aussi de la «mollesse épistémologique» des sciences religieuses. Il aurait certainement écrit la même chose de la théologie. A cet égard, l'équipe de rédaction de la revue est bien consciente que la théologie ne peut plus re-produire les modèles anciens. La théologie est en quelque sorte «sortie de la théologie», livrée à la pluralité inévitable d'aujourd'hui, mais positivement valable et bénéfique, des méthodes et des épistémologies aussi bien que des autres courants scientifiques. Une revue comme celle-ci peut constituer une sorte de «table ronde», à laquelle sont invités à collaborer, à partir d'un espace thématique convenu, des hommes et des femmes de disciplines différentes dans le champ des sciences humaines, sociales et théologiques. L'aventure de la revue est commencée. Elle sera publiée au rythme d'une double parution annuelle (octobre et mars). Nul ne peut en dessiner d'avance tous les traits. Ce ne pourra être qu'une croissance organique qui demande des temps de germination, de maturation avec les aléas rencontrés en chemin. Mais c'est dans ce sens-là qu'il faudra pousser si l'on veut prolonger et servir le mouvement d'ouverture et de vérité dans le monde de la théologie et des sciences humaines et sociales.

THÉOLOGIQUES, pour jouer son rôle, apprendra à vivre courageusement «à temps et à contre-temps» pour poursuivre sa tâche et s'ouvrir à de nouveaux horizons. Un dernier vœu: que tout ce qui s'écrira dans les pages de cette revue, et sera porté à la connaissance des lecteurs et des lectrices, réponde à l'attente de la pensée intellectuelle vivante et aux espoirs des générations montantes.

Au nom de l'équipe de rédaction, je tiens à dire toute ma reconnaissance envers la Direction de l'Université de Montréal. A travers la campagne de financement RÉUSSIR ENSEMBLE, le Rectorat a facilement consenti à libérer des fonds pour la création de cette revue. Ma reconnaissance va également à la Direction de la Faculté de théologie qui a fortement encouragé la réalisation de ce projet.

«Théologie et sciences humaines en contexte universitaire». Tel est le thème du premier numéro de la revue. Ce numéro est une

excellente illustration de la facture des parutions subséquentes. Chaque thème est choisi par le Comité de rédaction et traité sous divers angles par cinq, ou tout au plus six, collaborateurs et collaboratrices. Quelques pages de la revue sont réservées pour faire état, sous mode de dossier, d'une recherche liée au thème. On y insérera également quelques pages rendant compte des activités intellectuelles à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal.

Cerner un certain nombre d'enjeux autour de la problématique théologie/sciences humaines et sociales en contexte universitaire et commencer d'en donner une interprétation pour ouvrir des pistes de travail, tel est l'objectif de ce premier numéro de THÉOLOGIQUES.

Depuis que la théologie moderne a renoué avec la tradition du Moyen-Age en s'insérant dans le milieu universitaire, un certain nombre de défis demandent à être relevés. Jean-Claude Petit nous en montre toute la portée sous mode de quelques remarques. La recherche interdisciplinaire comporte toujours une dimension institutionnelle qui impose de quelque façon ses conditions à la recherche. Paul-André Turcotte propose une réflexion qui «donne à penser» sur le sort que les responsables institutionnels de la théologie et de la réflexion pastorale consentent à réserver parfois aux sciences humaines et sociales, jusqu'à restreindre les possibilités d'interdisciplinarité. Sean Mc Evenue, pour sa part, à partir d'Exode 16, montre comment, sous prétexte d'objectivité, l'exégèse traditionnelle a souvent imposé aux textes bibliques un sens artificiel. Il montre comment la force originelle d'un texte est ressaisie à l'aide des sciences modernes.

De son côté, Jean-Guy Nadeau s'emploie à présenter le paradigme praxéologique de recherche-formation-action en théologie pratique. Après en avoir décrit les fondements et la méthodologie, il présente la praxéologie pastorale comme un effort d'herméneutique pratique au carrefour des tâches universitaires de recherche, de critique et d'enseignement professionnel. Reprenant le diagnostic de Michel de Certeau sur la «mollesse épistémologique» des sciences religieuses, Jean-François Malherbe parle «d'asthénie théologique». Il ouvre une réflexion en portant, à même la philosophie du langage, un diagnostic sur le geste théologique et lui propose des perspectives thérapeutiques.

Enfin, dans un dossier riche d'une recherche socio-pastorale menée pendant près de cinq ans dans la région des Basses-Laurentides,

Jacques Grand'Maison fait état de la méthodologie qui y fut mise en oeuvre. Un cas-type d'interdisciplinarité en flagrant délit de pratique.

En somme, un premier numéro dont la lecture soutiendra peut-être déjà chez les lecteurs et les lectrices le goût de l'aventure interdisciplinaire avec la conviction que tant la théologie que les sciences humaines y gagneront aux échanges.